



Origines et enfance de Norge

un récit de son fils Jean Mogin

*Réédition corrigée par Joël Goffin à l'occasion de l'exposition
initiée par la Bibliothèque Espace 27 septembre*

« Norge l'Enchanteur »

1^{er} octobre – 18 octobre 2018

*dans l'Atrium de la Fédération Wallonie-Bruxelles à Molenbeek
avec l'appui de l'Administration générale de la Culture
et du Service général de l'Action territoriale*

Origines et enfance de Norge

Récit de Jean Mogin, fils de Norge et poète lui-même. Reproduit avec l'aimable autorisation de Lucienne Desnoues, belle-fille de Norge et poétesse¹.

Ce nom de neige sur cet homme de braise ! Norge s'en est vêtu pour mieux dissimuler le poète à des employeurs sourcilleux ; les mêmes qui envoyaient déjà son père vanter aux Norvégiens les tissus de Verviers. Enfant, j'ai feuilleté des albums aux pages de papier glacé, évidemment ! qu'un autre Jean Mogin, mon grand-père, avait rapportés du Nord et qui s'intitulaient : « Norge ». Le rapprochement ne s'est fait dans mon esprit que beaucoup plus tard.



Georges Mogin, dit Norge, est né le 2 juin 1898, au 85, aujourd'hui n° 14, de la rue Jennart (*illustration*), à Bruxelles, commune de Molenbeek Saint-Jean. Son père était alors devenu le directeur-gérant à Bruxelles de la maison de gros d'un tissage verviétois, Peltzer et fils. Il y avait débuté, à l'âge de dix-sept ans, en qualité de petit commis et se plaisait à rappeler qu'il montait alors, du dépôt en sous-sol, les pièces d'étoffe sur ses épaules. Ses parents à lui avaient une

boutique de marchands de laine, rue des Pierres, tout près de la Grand-Place. Non loin, existe aujourd'hui encore, un magasin à l'enseigne des laines Mogin.

Les arrière-grands-parents de Norge avaient fondé au n° 29 de la rue des Pierres, « près le poids de la Ville », précise une vignette publicitaire de l'époque, un commerce en gros de fils, rubans, merceries et boutons, à l'enseigne de A.H. Mogin Van Mello. Ils semblent avoir eux aussi tenu commerce de laines à Bruxelles, et en avoir tiré une petite fortune bourgeoise. Des portraits de famille les montrent, dans la trentaine, habillés et coiffés à la mode romantique : on les retrouve vingt ou trente ans plus tard, sobrement cossus. Ils n'ont pas l'air trop engoncés, ni d'ailleurs outrancièrement fantaisistes. La bonne maison néo-classique qu'ils habitaient dans leur maturité, au 17, avenue Galilée, vient à peine de disparaître. Elle se trouvait au sommet du boulevard Botanique, à côté du Jardin des Plantes bruxellois et de l'ancien Observatoire. C'était, sur un coteau, à l'époque une situation « élégante ». La mère de Norge se souvenait qu'aux déjeuners dominicaux, familialement donnés par les grands-parents de son mari, on buvait le champagne sans cérémonie.

¹ L'exemplaire qu'elle m'a transmis en 1998 contenait quelques modifications que j'ai reportées. Une grande partie du récit évoque des souvenirs du Bruxelles de la Belle Epoque.

Le père, enfin, de cet arrière-grand-père de Norge est le premier personnage de ses ascendants qui ait laissé son portrait. Il est peint dans la soixantaine, en habit bourgeois, autour des années 1840. Le visage, intelligent, esquisse ce que l'on eût appelé à l'époque un sourire bonhomme, mais nullement bonasse. On sait que cet homme, aux origines françaises bien établies, hollandais de naissance, et qui se prénommaient Jan-Willem (Jean-Guillaume, comme le père de Norge), était un haut fonctionnaire des douanes. Veuf, il avait quitté Amsterdam pour Bruxelles, accompagné de son jeune fils, Aaron-Hartman (Aaron, à cause de la foi protestante de la famille), très exactement le 30 décembre 1807.

Ces deux ancêtres-là de Norge étaient nés à Enkhuyzen, petit port ensablé qui vit fleurir la Compagnie des Indes et où les Mogin semblent avoir séjourné un certain nombre d'années, de même qu'à Amsterdam. Mais leur lieu de prédilection pendant les quelque cent cinquante ans de résidence de la famille en Hollande, paraît bien avoir été la ville universitaire de Leyde. Il y a là de nombreuses traces de naissances, mariages, décès et autres actes publics, en particulier dans les archives de l'importante secte que constitue encore l'Eglise Wallonne des Pays-Bas. On y lit que Jan Willem habitait le « *varken mark* », Marché aux Porcs ; au numéro 12, dans le Courtil français.

En 1807, Bruxelles était en France, chef-lieu du département de la Dyle. Mais, après Waterloo, la Belgique fut réunie à la Hollande et, lors des Journées bruxelloises de Septembre 1830 qui allaient valoir au pays son indépendance, notre ancêtre, craignant que sa naissance hollandaise ne lui valût des représailles, se réfugia, dit-on, diplomatiquement sous un rempart de matelas. Comme il n'avait pas suivi les soldats orangistes en retraite, il devint belge avec sa patrie d'élection. On raconte qu'il fut, ensuite, lié avec Gendebien (*ndlr : biffé et étonnamment remplacé par Charles Rogier, alors qu'Alexandre Gendebien entretenait de nombreux contacts avec les émigrés à Bruxelles*), l'un des principaux artisans de la Belgique naissante, et qu'il se promenait volontiers avec lui, à la fraîche.

Quand naquit le poète

Soixante-dix ans plus tard, quand naquit le poète, Bruxelles, la petite Belgique et l'univers avaient beaucoup changé ; la famille, pas tellement ! On en était toujours à la bourgeoisie moyenne, laborieuse et cossue. Le père de Norge était né dans le faubourg aéré de Vilvorde, non loin de l'Allée Verte, où se montraient les équipages, et du Canal où les Impressionnistes auraient pu peindre les canotiers du dimanche.

Le petit Norge vient au monde dans l'une de ces demeures que la prospérité industrielle va multiplier à Bruxelles et en province pour la honte de l'architecture. Pierres bleues et briques rouges, avec la complicité de la fonte au balcon, s'y efforcent économiquement de faire allusion à la Renaissance flamande. Il s'agit de milliers de petits castels... de six mètres de façade, et qui s'élèvent comme rien à trois étages,

sans compter les fameuses « cuisines-caves » affleurant au niveau de la rue. Sur l'arrière, une terrasse en jardin d'hiver domine une pelouse enclose de murs. Le jardin d'hiver abrite une petite grotte artificielle avec un bassin minuscule où deux bambins, enfants de locataires précédents, s'étaient pourtant noyés. Imaginez les recommandations dont le jeune « Georget » fut accablé, en commémoration permanente de ce drame.

La mère de Norge qui avait déjà mis au monde, neuf ans plus tôt, un fils très bien constitué, était néanmoins de santé fragile. Elle devait rester « faible de la poitrine » jusqu'à près de... quatre-vingts ans ! Elle « faisait beaucoup de chaise longue », et puis la mode était encore aux nourrices. Marie, celle de Norge, était abreuvée de bière forte *renforcée* par l'immersion d'un fer chauffé à blanc. Dans les tréfonds originels du Graal, on trouve aussi des héros buvant la bière bouillante et sacramentelle !

Les parents ne demeureront pas longtemps rue Jennart (*ndlr : leur domicile précédent se trouvait rue Vandenboogaerde 17 à Molenbeek depuis 1892*). Ils préfèrent, dès 1899, « le bon air » du plateau de Koekelberg où, parmi les champs, les bosquets, les sables d'une immense friche, on trace des avenues léopoldiennes qui rêvent de Paris. Au demeurant, le grand-père maternel de l'enfant, retiré d'une affaire de fonderie, place-t-il ses avoirs dans l'immobilier, déjà ! et installe-t-il ses enfants dans les maisons du genre villa qu'ils occuperont successivement avenue de Jette, avenue de la Constitution et avenue des Gloires Nationales, non loin du parc nouvellement planté. Il y a des dunes et de grandes fondations immergées sous la future basilique ; tout près, le vieux château du Karreveld a conservé des douves, assez putrides mais irrésistibles pour les enfants.

Ce vaste domaine, un quartier en construction, à demi-champêtre pour longtemps encore, sera celui de Norge enfant. Sa mère est profondément attachée au grand-père, Elie Denis, qui narre à l'enfant d'interminables guerres de fourmis et trace les plans de leurs batailles du bout de sa canne dans le sable des allées. Il habite résolument son plateau et le ménage des parents Mogin l'y rejoindra toujours, en fin de semaine, aux fêtes, pendant les vacances, avant de gagner avec lui les plages de la mer du Nord. Ce grand-père Elie pourrait bien avoir été pour Norge l'initiateur à la poésie, lui, conteur magnifique et sauvage, qui s'était formé beaucoup plus à la forge de son apprentissage qu'à l'école, sans doute infime, de son pays de Godarville, près de Morlanwelz, dans le Hainaut (*cf. illustration en fin de brochure*).

Norge, qui a toujours été d'une grande beauté, était le cadet chéri du ménage. Tandis que son frère aîné devenait homme, il dut recueillir pour lui les cajoleries autorisées envers les garçonnetts. Mais tant de sollicitude ne le paralysait point. C'est ainsi qu'un dimanche matin, nouvellement vêtu d'un joli costume d'alpaga tout blanc, l'enfant s'en fut, en cachette, au marais voisin. Il y chut, tant la pêche est parfois capricieuse et, au retour, il était si fort enduit de boue malodorante et noire que sa mère ne reconnut pas tout de suite la gravité du cas :

LES BRIGANDS

*Frise-Poulet, Colaud-Cossette
Et Noir Fichaud,
Culotte courte et la chaussette
En serpenteau,
Ollé, s'en vont trois chanter pouilles
Et quolibets,
S'en vont trois pêcher la grenouille
Du vieux marais.*

.....

*Ils reviennent au bleu de nuit
Fiers et lugubres,
Mais l'ortie aux fesses les cuit
D'un feu salubre,*

*Pour des temps qui sauront, majeurs,
Donner à boire
La mer au moins qu'il faut aux cœurs
Blasphématoires.*

Portrait d'une famille

Pêcheur à la ligne, et pas seulement pêcheur de grenouilles, le père, Jean-Guillaume, que l'on appelait Jean tout court, était voyageur par profession et par goût, amoureux du Paris 1900 et amateur, trop souvent perdant, de chevaux de courses, habile au billard, au jeu de jacquet et aux cartes. C'était un exubérant, grand et bon vivant, travailleur, enthousiaste de belles choses, avec une faculté d'émerveillement un peu théâtrale et qui vous suscite, parfois, jusqu'à vous paralyser ; ce qui advenait d'aventure à Norge enfant. Le Percot, ainsi surnommé par ses fils, s'exaltait devant les paysages, les tableaux, qu'il choisissait d'ailleurs assez bien, les femmes, encore les femmes, et le théâtre à grand spectacle. Ce qu'il avait le plus admiré — avant le cinéma, disons-le — ce fut un naufrage de paquebot sur la scène du Châtelet.

Il sut communiquer à son fils l'art de vivre heureux dans les petites choses comme dans les grandes. Il aimait les vins et la table, le tabac et les objets de toilette ; il savait s'offrir ce qu'il offrait volontiers aux siens, ayant le goût de faire plaisir et de se faire aimer. Cela aussi, il l'a légué à Norge. Comme lui, il est très soigneux de sa personne, coquet virilement jusqu'au bord du luxe.

Bref, c'est un homme de belle humeur, ne riant point sottement à tout propos, mais enjoué, charmé et charmant, porté à voir les choses du côté le meilleur ; non sans, s'il le fallait, mais rarement, se détourner un peu pour ne pas soupçonner qu'il y a du

malheur. Mais sachant, enfin, rendre service, avoir « le beau geste ». Bref, un père qui vous met en appétit, sans doctrine et sans méchanceté, un gaillard qui engage à considérer que la vie est bonne à vivre.

Au foyer, il est, pendant ses dernières années de voyages qui font la petite enfance de Norge, celui qui revient avec des présents pour sa femme (et pour se faire pardonner quoi ?). Et de très beaux jouets. Il raconte avec faste tandis que la maman se tait, un peu réprobatrice. Elle ne voyage guère, sauf, quelquefois, pour un séjour à Nice (jugé salubre, à l'époque, pour les pulmonaires dont la fin se trouvait, en vérité, précipitée par le climat) ou au Mont-Doré dont elle se souvenait avec plaisir. La maman est prudence, tendresse mais réticence, alarme et dangers tamisés ; lui, le père, c'est l'entraînant qui facilitera l'entrée dans la vie à ses fils, qui préside adroitement aux initiations sociales et intimes, qui verserait dans l'exagération parfois comme sa femme se confinerait dans des rétentions excessives.

Encore une fois, le père met les choses en valeur quand la mère honore plutôt principes et vertus ; elle oppose à ses exclamations laudatives de fermes petites dénégations, de suspicieuses petites interrogations. Elle assure, il est vrai, la permanence du foyer et des jours. Norge est élevé dans une belle quiétude familiale.

S'il est très adroit de ses mains, c'est encore que son père était bricoleur à l'occasion, aimant les outils pour leur destination précise, leur usage et leur usure, parce que, volage un peu, il est fidèle au fond. Il prend aisément en considération le rang des autres et ne cherche pas à paraître au-dessus de sa bonne condition bourgeoise, commerçante, qui est très laborieuse et lucrative. Il avait acquis, dans les grandes affaires et les grands hôtels, au passage et chez Maxim's, des manières aisées, le ton d'une politesse qu'il dosait avec cœur, sachant parler à tous, même aux enfants et aux bêtes. Étrange école de savoir-vivre que ces lieux où, comme partout, l'élève doué apprenait bien. D'autres y fussent devenus de très arrogants butors.

Pour conclure sur la condition de cette famille, ajoutons que le père, s'étant hissé à une situation professionnelle enviable, souhaite que ses fils y accèdent à leur tour, et dans la même carrière. Il leur offre des études que lui n'a pu pousser très loin, des stages à l'étranger, que le frère aîné eut le temps d'accomplir avant la guerre de 1914, et il se dispose à leur mettre le pied à l'étrier. De fait, si Norge a heureusement préféré la poésie au négoce, son frère a bien eu le destin préparé. Il entame brillamment sa vie professionnelle à la direction d'un grand magasin de confection et conclut, au retour de la guerre, un *beau* mariage dans la même branche. Intelligent et sensible, il devint grand patron et collectionneur de tableaux.

En 1905, les parents viennent occuper, à la rue de Berlaimont (*ndlr : coin de l'actuel Boulevard Pachéco et du Botanique*), la résidence de fonction du directeur-gérant de la firme Peltzer à Bruxelles. Cet immense logis enchantera leurs enfants parce qu'il est l'ancien couvent des religieuses de Berlaimont et comporte tant de locaux et de

chambres que tous les jeux, toutes les solitudes y sont permis. Il y a trente-six fenêtres en façade, se rappelle Norge. Sont-elles trente-six par étage ou bien pour toute la façade ?

L'immeuble abrite des entrepôts de tissus, les bureaux, la conciergerie, de vastes appartements d'habitation avec de belles terrasses, et plusieurs étages de caves au fond desquelles, un jour de désobéissance — suivi de beaucoup d'autres — Norge découvrira une petite construction tumulaire en briques, sorte de sarcophage où était peut-être encore et où avait sûrement reposé le corps de la fondatrice de l'Ordre. Dans ces caves étagées, Norge et quelques garnements, Noir Fichaud ou Frise-Poulet, avaient — comble de bonheur — découvert aussi le cachot où les religieuses imposaient rude pénitence aux punies. Il y avait au mur une chaîne et la grosse porte était percée d'un judas : quelles délices !

À l'ordre sage de Berlaimont, quelques jeunes diables, dont un futur thaumaturge, allaient substituer le désordre secret de leurs rites virils. Norge ordonna tous les siens ; il se fit le grand-prêtre d'un culte délicatement sado-masochiste comme savent en créer les enfants qui n'ont pas besoin d'avoir lu le Marquis. De la cave au grenier, à l'insu d'une mère pieuse et parfaitement romaine, se firent des années durant les processions et les offices, les rites compliqués qui entraînèrent peu à peu la collaboration occulte des penderies, des armoires à confitures, du linge trop loin rangé et de bien des objets dévoyés.

Pour demeurer vérace, il faut consigner ici que, la paresse aidant, et les toilettes fort éloignées, certaines fois des pots à confitures disponibles servirent à d'imprévisibles épanchements. Oublieux d'élans aussi brefs que spontanés, les enfants revirent, à un retour de vacances, des récipients qu'ils avaient négligé de vider. Norge assure que ces urines adolescentes avaient, en quelques semaines, enfanté les efflorescences les plus colorées, les branchies les plus fabuleuses qu'il vit jamais : c'était excroissant, débordant, léger, ambitieux, imaginaire, exorbitant !

Ces sortilèges par-dessus les étages maternels, bureaucratiques, marchands et munitionnaires du négoce, avaient cours dans un quartier disparu, au flanc de la colline de Sainte Gudule. La rue était calme, sûre, provinciale, prise dans le réseau d'une vieille cité prospère où les gens et les choses, en ces années d'avant 1914, avaient une densité, une insistance et comme un établissement sempiternels.

Sur le chemin du collège

Pour gagner le Collège Saint Michel des Pères Jésuites, établi dans l'ancien palais du comte de Hornes (*ndlr* : *rue des Ursulines*), complice fameux d'Egmont, le petit Georges suit à pied un trajet, en partie méconnaissable aujourd'hui, mais dont les noms de rues parlent toujours : rue d'Assaut, rue de la Montagne aux Herbes Potagères, passage des Galeries Saint Hubert, place de l'Agora, rue des Eperonniers,

rue de la Violette, place Saint Jean, Vieille halle au blé (que l'enfant lisait mentalement: «Aloblée»), rue de Bavière, devenue rue de Dinant après les massacres que les Allemands, dont des Bavarois, firent des Dinantais en 14, rue des Alexiens et rue des Ursulines.

Il se trouvait, dans la rue des Eperonniers, une clinique dont la morgue était peu gardée (*ndlr* : *actuel Centre Scolaire Eperonniers Mercelis*). Norge, attiré là par une curiosité intrépide, s'était familiarisé avec ces créatures glacées qui ressemblaient à des hommes. Il forçait légèrement son assurance pour émerveiller ses camarades en les entraînant à visiter ces terrifiants jouets. On flattait un menton, on chatouillait une plante de pied et l'on ne s'attardait pas ! Cette incrédulité, cette mascarade, indienne un peu, qui de fait masque la mort, est demeurée en Norge : il me demande, parfois, comme par défi, des nouvelles de tel ami très cher, hélas mort : « Et un tel, toujours mort ? ».

La chapelle de son vieux collègue, de style baroque, est demeurée à l'esprit du poète qui n'y a, récemment, plus retrouvé le beau mobilier du XVIIe, sans doute relégué par l'effet de quelque sottise conciliaire. Au cours de cette visite récente, Norge, qui n'avait pas pénétré là depuis plus de soixante ans, s'est avisé que les anciens élèves, tués à la guerre de 14, y avaient leur monument commémoratif. Il y a lu les noms de condisciples dont il s'était souvent demandé ce qu'ils étaient devenus : morts depuis un demi-siècle ! Morte aussi la noble langue des Pères qui ont involontairement fait ce poète français : le collège est passé à l'enseignement flamand et a pris le nom de Saint Jean Berckmans.

Mais cette diminution-là — Saint Michel est le patron de la ville de Bruxelles — s'était déjà faite alors que Georges Mogin fréquentait encore l'établissement situé dans le bas de la vieille ville, au profit d'une nouvelle institution des Jésuites, au bord d'un riche boulevard tout récent. Les écoliers du *vrai* Saint Michel n'avaient jamais accepté cette palinodie : on ne troque pas l'archange d'or qui couronne la flèche de l'hôtel de ville, contre un Jean Berckmans à l'obscur sainteté. Norge prenait ce genre d'affaire très à cœur et il ne s'est toujours pas rallié au brave Berckmans, de Diest, je crois ; lequel avait, supposons-le, infligé le catéchisme de Malines à des petits Chinois ou Congolais aussi émerveillés de son accent flandrien que des Bordelais ou des Tourangeaux sont édifiés par les déclarations victorieuses de Van Impe ou de Zoetemelk à l'étape du Tour.

L'élève des Jésuites

Les Pères ne plaisantaient guère sur la discipline ni sur l'application aux études. Norge a aimé leur exigence ; il a dû sentir qu'un esprit charpenté seul équilibre les poussées d'un grand tempérament et l'aide à s'exprimer ; qu'une construction spirituelle se fonde. Les Jésuites sont puissamment latins et ils sont un Ordre ; le goût de la conquête des âmes et de leur administration les inspire ; ils ont une identité marquée,

avec un instinct foncier de l'adaptation au milieu. Dans la carrière d'un professeur jésuite surviennent obligatoirement de subites dégradations : tel brillant titulaire de rhétorique retourne enseigner *rosa rosae* aux débutants de sixième ! Ainsi se conserve la qualité générale d'un enseignement, la modestie des maîtres et la souplesse d'un organisme rigoureux, efficace et autoritaire.

Tout ce que la Société de Jésus apporte de stimulant, d'ambitieux, dans le bon sens du terme, de sérieux et de glorieux aussi, Norge l'a retenu et l'a fait sien. L'arrière-petit-fils des huguenots émigrés de France au XVIIe siècle, devenait un peu le bon sujet de ces prêtres militants qui avaient pourchassé les siens !

Mais il demeurait de l'étoffe protestante, protestataire, comme toute son œuvre en témoigne ; et sa formation systématique, romaine, aura plutôt servi sa violente révolte. Chez les Jésuites, tout texte, rédigé en classe ou à la maison, est mis sous le sigle A.M.D.G. que l'élève inscrit d'abord au sommet de la feuille : *Ad majorem Dei gloriam* (A la plus grande gloire de Dieu). L'existence de Norge, sous cette invocation placée, ne lui échappera jamais :

Moi Norge ô J'ai vécu dans le sacré

La foi authentifiée par la communion solennelle, dûment accomplie au collège le 18 mai 1909 — Norge a retenu la date par cœur — et la confirmation, reçue du Nonce Tacci Porcelli (Norge s'en souvient), et l'admission « au nombre des membres de la Congrégation de la Bienheureuse Vierge Marie » (28/2/1910), la foi orthodoxe et vécue, la foi rituelle et administrée se perdra. Mais le grand débat auquel sa mère et les Jésuites l'ont introduit ne se taira jamais en Norge. Un dieu mort ou vif, plus mort que vif, mais mort comme d'un suicide impardonnable, ne cessera de fermenter en lui. Ce n'est, certes, nullement le Dieu contre-réformiste, le Dieu-Général en chef des Jésuites, mais plutôt un sombre cocon enfoui dans une carcasse impénétrable, au fond des bas-étages de caves superposées, comme ce cadavre hypothétique de la fondatrice, dans la maison de la rue de Berlaimont. Ce dieu cadavre, ou absent ou démis, ou démissionnaire, peut reprendre vigueur et vie et forme à tout instant. Il est souterrain ou en plein vol, ou en suspens, mais il demeure, grand accusé ou suprême juge, la haute instance toujours prête à survenir.

Voilà une part seulement de ce que Norge aura reçu, et partiellement rejeté, de l'école des Pères. Il tient ainsi d'eux l'articulation musclée du langage et de l'écriture, le goût de l'ellipse comme la science de la périphrase, le jeu de l'éloquence, ses ruses et ses splendeurs. Les Jésuites sont tentés, parfois à l'excès, par le spéculatif — l'un d'eux s'écriait hérétiquement : « Dieu lui-même n'est qu'un jeu ! ». Norge aurait pu faire un joueur si son père ne l'avait été suffisamment pour plusieurs générations. Il a jugulé en soi cette tendance, mais, en esprit, tout ce qui entre de jeu dans les choses le captive. Les Pères, en leur système, savaient bien opposer à la rigidité disciplinaire le ressort des impulsions imaginatives. Ils préservent la verdure de l'invention, à l'abri de leur

dogmatique fortifiée. Norge a sauté le mur, et puis il a dynamité en soi les fondements de la fortification pontificale ; mais le grand jeu incendiaire de son langage ne serait ni si ravageur ni si contagieux s'il n'avait pris son essor au pied des chaires où la vérité se révélait en verbes imposants.

Baden-Powell

Le père de Norge, surtout épris de France, est aussi très ouvert aux innovations qui se manifestent dans le monde germanique ou anglo-saxon, bien perceptible en Belgique. Amateur de tourisme et sportif, il accepte volontiers d'inscrire Georges dans la troupe en formation des scouts de Baden-Powell, dirigée à Bruxelles par Harold Parfit. L'adolescent a pu voir, au cirque de Barnum, le fameux Buffalo Bill et ses Indiens Sioux à cheval. Il lit passionnément *La Prairie* et *Le Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper. Apprendre le maniement du lasso, le secret des nœuds, dresser la tente, allumer du feu sous la pluie, faire bouillir la soupe des éclaireurs, tailler des bâtons avec un *guillaume* ou couteau de camp, communiquer en morse à coups de sifflet, rechercher chaque jour l'accomplissement d'une B.A., bonne action, et porter un surnom totémique tiré de Kipling : Bagera, Mowgli... quels horizons chevaleresques pour un poète qui s'ignore, mais aussi pour l'enfant « comme il faut » qui, bambin, avait encore porté la jupe longue et les cheveux de même.

La crudité et les saveurs de la nature brute, voilà de quoi enfiévrer l'enfant de la ville ! Baden-Powell encourage la maîtrise de soi comme font les Pères ; mais le *sport*, nouveauté et hardiesse à l'époque, vous met ces grands garçons studieux en culottes courtes. C'est un peu inconvenant de courir ainsi les genoux à nu, mais cela se pratique dans la très convenable Angleterre. Le sport enseigne à se faire des muscles et à s'en servir. Norge aura d'aventure le coup de poing facile en réponse à l'injure : le coup de poing à l'appui de grands arguments intellectuels. Ainsi se livrera-t-il, jeune poète, en démonstration des valeurs révolutionnaires de la poésie, au lancement du marteau, à l'aveuglette, dans une assistance benoîte ; et l'outil toucha juste en frappant, sans grand mal, le front d'une dame amie jusqu'alors impénétrable au lyrisme. Je la vois, aujourd'hui encore, fidèle des Midis de la Poésie !

Ce tempérament foncièrement viril de Norge fut développé par le scoutisme qui compensait ce que la seule influence maternelle eût pu avoir d'émollient. Chez Baden-Powell règnent des hiérarchies issues d'épreuves et assurées par prestation de serment. Les Pères ne tardent pas à flairer la menace d'une telle organisation. Ils n'aiment guère que d'autres captivent les jeunes gens. Pour eux, une troupe de scouts catholiques doit se former sans délai au sein même de leur collège, et il revient à Georges qui a reçu l'initiation britannique de créer leur propre version du modèle. Mais Georges est profondément attaché à la « Troupe Honneur » du lord anglais et ne veut absolument pas la quitter. Le Préfet des études lui montre son devoir ; il refuse de le reconnaître.

Averti de cette pression exercée sur son fils, le père « prend sa canne et son chapeau », se fait recevoir et... sommer de mettre son garçon à la raison. Croyant emporter la décision, le Préfet aventure : « Georges quitte les scouts anglais ou bien il quitte le collège ». Cet ultimatum déplaît si bien que Norge sera retiré du collège sur le champ. Son père le lui apprend à la table de famille ; il ne retournera pas en classe après déjeuner. Ainsi fut tronquée, par la faute des Anglais, l'œuvre des fils d'Ignace de Loyola !

Aux prises avec l'écriture gothique

Le frère de Georges, son aîné de neuf ans, avait, lui, suivi les cours des Jésuites jusqu'à leur terme ; il accomplissait en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, de longs stages dans des filatures et des maisons de confection. C'était la façon, pour les jeunes gens destinés au grand commerce, d'apprendre le métier et les langues. Georges, plus tard, devrait recevoir la même formation. Pour lui en faciliter l'approche, on le transféra, du jour au lendemain, à la Deutsche Schule — l'Ecole Allemande — de Bruxelles (*ndlr : actuel Musée juif de Belgique, rue des Minimes*). L'Allemagne, avant 1914, jouissait d'un grand prestige en Belgique, comme ce fut le cas en Hollande jusqu'en 1940. Le petit royaume belge avait une neutralité garantie, en cas de conflit, par les grandes puissances ; cette neutralité avait été respectée en 1870. Le négoce avec l'Allemagne était très important. Enfin, la firme Peltzer et fils, un peu suzeraine de la famille Mogin, avait des origines rhénanes.

Aux postes de direction, la connaissance de l'allemand y était appréciée.

La qualité de l'enseignement à l'Ecole Allemande était réputée : études rudes et discipline féroce, mais formation d'élite. Toutes les classes se font dans la langue de Goethe, tous les livres sont allemands, et l'on ne peut parler qu'allemand dans les cours et les préaux comme en classe. Voici Norge aux prises avec les barbelés de l'écriture gothique, seule admise en lecture et aussi en rédaction. Il lui faut s'improviser calligraphe en caractères médiévaux, dans une langue qu'il n'entend qu'à peine. Sa volonté, qui est exceptionnellement forte, vient à bout du défi. Sa curieuse écriture, tout à la ronde, bien opposée aux graphies pointues de la gothique, garde cependant une stabilité, une allure comme moulée qui lui vient, peut-être, du surcroît de maîtrise ainsi conquis. Les difficultés de la langue et de sa littérature, celles, pour lui doublement nouvelles, de cours de commerce, comptabilité et autres, ne le rebutent pas. Il ne connaîtra jamais bien le latin ni le grec qu'on ne lui a guère enseignés, et il en souffre encore comme d'une privation, d'une frustration capitale. Mais il fouillera profondément le vieux français, les *Jardins de racines grecques et latines* ; si bien qu'il en remonterait à plus d'un diplômé.

Un détour par les ancêtres

Toujours est-il que le voilà, vers sa quinzième année, en train d'assimiler l'allemand comme il assimilera l'anglais, et plus tard, au cours d'innombrables séjours forcés, le hollandais qu'il parle à la perfection et dont il donne, en français, d'irrésistibles

imitations d'accent. Ce Hollandais par lui souvent parodié sans tendresse, et qui avait été, durant plus d'un siècle et demi, la langue véhiculaire de ses ascendants ! Mais véhiculaire seulement, parce que les Mogin venus de France en Hollande par la Meuse, en 1650, avaient adhéré à la secte protestante appelée l'Eglise Wallonne des Pays-Bas.

Cette Eglise, toujours vivante, fut l'une des plus importantes du Nord. Elle rassembla d'abord à la scission des Pays-Bas, vers la fin du XVI^e siècle, les réformés des anciennes provinces du Sud, la Belgique, et ensuite, au XVII^e siècle, les huguenots de France, plus récemment persécutés. La Révocation de L'Édit de Nantes n'interviendra qu'en 1685, mais la subsistance était ardue pour ceux de la Religion, dans bien des parties du Royaume ainsi que dans les terres de mouvance française, comme le Barrois — les Mogin viennent d'Abainville, près de Gondrecourt, sur l'Ornain. D'ailleurs, le premier ancêtre de Norvege recensé par l'Eglise Wallonne des Pays-Bas est un pasteur réformé portant le nom de Jean Mogin, comme son propre père et son fils, signataire de ces lignes.

Certains textes et traditions orales de la famille font état d'une origine à La Rochelle. *La Sainte Histoire du Protestantisme* mentionne, elle, un Pierre Mogin parrain à un baptême célébré, le 4 septembre 1608, au temple de Charenton, sanctuaire de l'église réformée de Paris. Mais les sources les mieux contrôlées attestent l'existence de la famille à Abainville où subsistait, il y a quelques années encore, une fontaine champêtre étrangement dénommée Fontaine Jean Mogin, dans une pâture à quelque deux cents mètres de la sortie du village, à gauche, en contrebas de la route qui mène à Bar-le-Duc. J'ai vu le lieu sous la conduite du propriétaire qui en avait, le matin même de mon passage fortuit, enlevé les dernières pierres d'une margelle. Son étonnement fut grand de m'entendre me nommer du nom de sa fontaine, d'ailleurs tarie à ce moment-là. Il y avait eu là, paraît-il, une sorte de petit monument dont les débris avaient longtemps subsisté.

C'est un pays sérieux et largement vallonné, bien boisé, que ce Barrois dit mouvant (parce que « de mouvance », de dépendance, d'obédience, de suzeraineté royales) dont la petite capitale était au Duc de Bar. Au revers des grands coteaux de la rive de l'Ornain, à quelques lieues se trouvent Vaucouleurs et Domrémy (*ndlr* : *lieu de naissance de Jeanne d'Arc*), la Meuse que les émigrés descendirent jusqu'en la terre d'accueil.

Dans l'Eglise Wallonne des Pays-Bas, les Mogin allaient, sans faille, entretenir leur langue maternelle et trouver des épouses de même foi et de culture française comme eux. Ils porteront des prénoms bibliques auprès de prénoms hollandais, mais ils se maintiendront, sans que ce soit un ghetto, dans une religion qui a *comme langue sacrée* le français au lieu du latin. Et ce français inséparable du culte, ce français prié, chanté, médité, commenté et activement mêlé au plus secret de l'être, en milieu étranger, leur constitue comme une nourriture réservée ; il doit être préservé comme la

substance spirituelle de gens assez fidèles pour avoir préféré Dieu à leur terre, mais trop fidèles aussi pour oublier jamais cette France... que n'était, d'ailleurs, pas encore officiellement le Barrois, pas plus que la Lorraine, au moment où la famille avait quitté les bords de l'Ornain.

Un compromis religieux

Aux Pays-Bas, la présence des Mogin se manifeste en plusieurs foyers (les archives de l'Eglise Wallonne — qui publient toujours un journal en français — sont intactes, précises et facilement accessibles) dont le petit port d'Enkhuysen, à Amsterdam et à Leyde. Dans cette dernière ville, on identifie sans peine la maison par eux habitée, au numéro 12 du Franschofje, soit Petit Jardin ou Courtil Français.

Ces origines protestantes et françaises ne furent entièrement démêlées qu'au cours des vingt-cinq dernières années, par la curiosité diligente d'une cousine germaine de Norge, Lucie Mogin-Conrardy. Jusque-là, c'est la tradition orale qui avait, à peu près seule, maintenu le souvenir de ces choses. Mais on répétait que la force d'un mariage, celui du bisaïeul de Norge, Aaron-Hartman, avec la catholique demoiselle Van Mello, avait réduit enfin l'incorruptible foi. La jeune femme aurait été fille d'antiquaires de la Grand-Place de Bruxelles, prétendument descendante du ministre de Mello, espagnol de la suite du duc d'Albe et l'un des plus sanglants exécuteurs de la répression de l'hérésie en Belgique.

Cette paisible personne n'avait, j'imagine à lui voir des traits sans remords entre ses anglaises romantiques (*ndlr* : *style de coiffure*), rien hérité du reître espagnol. Ce dut être par la douceur qu'elle obtint la pacification religieuse dans cette tribu sectatrice. Ce ne fut, aussi bien, que sous la forme d'un compromis : les nombreux enfants du couple (vingt, a-t-on dit, mais c'est sans doute exagéré !) furent voués, à tour de rôle, qui au réformé, qui au catholique romain. Depuis, on n'en fit plus très grand cas et, s'il y eut d'autres huguenots dans leur descendance, ce fut sans martyrs ni mention aucune. Le père de Norge eut un frère protestant discret et ferme ; mais lui-même a vécu plutôt en libéral qu'en croyant. Il est bien mort avec les sacrements, mais après une confession faite sans exaltation mystique. Il n'avait pourtant pas apporté la moindre entrave à l'éducation catholique de son fils.

Ascendance maternelle

Pour sa mère, c'est tout différent. Une foi modeste, constante et rigoureuse l'a inspirée toute sa vie. Ce fut une femme impénétrable pour qui n'a pas appris ce que pouvait être, à la fin du siècle dernier, la formation, au couvent, d'une future épouse et mère chrétienne. La mère de Norge (Eva, on l'appelait Elise) est née en 1866 à Morlanwelz, en pleine terre wallonne du Hainaut, dans la région dite du Centre, fille d'Elie Denis et de sa femme, demoiselle Michel. Michel et Denis sont des saints majeurs : les familles qui se placent sous de tels patronymes sont bien gens de terroir et de terroir français,

même si le Hainaut fut d'Empire et longtemps bourguignon. La petite Elise se trouve toute jeune orpheline de mère ; elle est, par son père, confiée aux mains d'une sœur de sa femme défunte, Marie Michel, mariée à Jules Dubois D'Enghien, habitant Manage, pays tout voisin de Morlanwelz et alors en pleine efflorescence des charbonnages, de la verrerie et d'autres industries du feu, telle que la fonderie où Elie Denis, de forgeron qu'il était, se fait bientôt maître, en compte avec ses frères dont Pierre, le principal, qui porta la petite fonderie au rang d'une importante industrie.

Elise grandit au couvent et chez les Dubois D'Enghien, tout près des messageries de son grand-père maternel, maître Michel, qui assurait l'entreposage et le transport des marchandises en gros par traction chevaline. Il vitupère le chemin de fer dont la barrière neuve coupe la route en pleine bourgade, à Manage, et qui lui tuera son entreprise, prévoit-il lucidement. Il y a, chez cet arrière-grand-père maternel de Norge, de vastes remises où les voyageurs de commerce, visitant la région prospère en petit attelage, ont fait déposer leurs marchandises avant les commandes. La mère du poète aima rêver dans ces grottes du négoce, sans savoir qu'elle aurait, toute sa vie de femme, des maisons assises sur des entrepôts de tissus ni que son mari et ses fils seraient attachés, comme certains représentants qu'elle croisait, au commerce des laines et des étoffes.

Pour l'heure, elle est en train de devenir une demoiselle chez les religieuses qui ne vous mettent pas que des idées pieuses et dociles dans ces têtes de fillettes. Il s'agit que ces enfants d'ouvriers et d'artisans, parvenus, mènent à bien la suite bourgeoise et morale d'une société qui prend un furieux galop. C'est une forme neuve, un peu américaine si elle ne venait reposer sur une classe bourgeoise antérieure et se mêler à elle peu à peu, une bourgeoisie renforcée et comme revitalisée qui s'instaure au pays de la révolution industrielle. La mère de Norge adorait son propre père, Elie, qui incarnait très naturellement cette ascension en cours. Il était aimable, songeur, et moins acharné que ses frères à la poursuite du succès, puisqu'il se retire de leur affaire, petite fortune faite.

Veuf encore jeune, il s'était remarié avec la fille de paysans flamands d'Auderghem, aux environs de Bruxelles. C'est la « bonne-maman Centime » de *La Belle saison*. Cette femme autoritaire et très bonne, économe, laborieuse, fut une seconde mère pour Elise ; elle lui donna d'ailleurs, alors qu'elle avait déjà un frère du premier lit, Léon, trois demi-frères, Arthur, Ernest et Auguste, ainsi que, très tardivement, une demi-sœur, Mathilde. Tous ces personnages, que je ne mentionnerais pas sans cela, tiennent une place, un peu occulte mais singulièrement vivante, dans divers poèmes de la veine pseudo-burlesque et principalement dans les recueils *Les Cerveaux brûlés* et *Les quatre vérités*.

Ce n'était pas, en effet, une race tranquille que ces Denis. Du côté des cousins et des oncles Michel d'ailleurs, il y avait des morts subites dues à l'abus de fatigues, de fêtes et de boissons, toutes choses qui incombaient, presque professionnellement, à cette

branche où les brasseurs de bière manient en toute hâte et sans répit les tonneaux, l'argent, les femmes et la progéniture. Cette Wallonie très prospère, turbulente, harassée et infatigable, Norge en reçoit l'héritage encore tout vif. Enfant, il gagne régulièrement Manage et Fayt, Morlanwelz, à bicyclette, par la vieille route pavée et bordée d'ormes qui croise quelques canaux, sous les ciels industriels, « *fers, aciers, métaux* », mais à travers les près bien verts et longeant les fermettes hennuyères que le XVIII^e siècle a multipliées. Il ne cessera d'y retourner, jusqu'à son départ pour la France, à l'âge de cinquante-six ans, en 1954. Il y visite sa parenté parmi laquelle cette cousine Bertha Lenglez dont les histoires vives et la cocasserie amusèrent encore ma propre enfance.

Cette Bertha rend régulièrement visite à la mère de Norge. N'apporte-t-elle pas à la Bruxelloise d'adoption, Wallonne et provinciale invétérée, le bon beurre de Manage, seul comestible, beurre salé à l'ancienne que je connus fort bien parce qu'il était réparti entre les parents Mogin et le jeune ménage de mon père !

Un vieil oncle, de la tribu Michel, « entretenait une maîtresse » pour les délices scandalisées de ma grand-mère qui n'aurait jamais pris de nouvelles de cette femme perdue, mais entendait, très exactement, ce qu'en rapportait l'oncle chenu. Cet oncle-là fournissait du miel de ses « mouches », car, en Wallonie, les abeilles sont encore des « mouches à miel ». La place que prennent les mouches, sans miel, dans les poèmes de Norge n'est peut-être pas du tout relative à une influence... avunculaire, mais le miel de Michel était si fort prisé de notre tribu que j'ai longtemps, pour la consonance peut-être, confondu « miel » et « Michel ».

Une figure de mère

Sur tel oncle, sur ces demi-frères, tous également dissolus, diversement ostentatoires en leurs vices, et sur leurs femmes lésées, sur des nièces, des alliés, des apparentés de moins proche degré, la mère de Norge, très retirée en ses demeures, « faisant beaucoup de chaise longue », tricotant pour tous, franchement alitée par périodes, exerçait une régence impressionnante. Elle confessait sans questionner, sans punir, ni absoudre d'ailleurs. Elle écoutait magistralement en silence, sans blâme, sans approbation, avec tout de même, aux plus rougeoyantes évocations, quelques faibles mais nets « ttt...! » que se devait son incorruptibilité. Elle demeurait, sur ces enfers, muette et ne rompit, âgée, les sceaux de quelques secrets que bien éventés et de toute innocuité pour lors. Mais elle, innocente intégralement, sut beaucoup de choses de la vie qu'elle n'expérimenta jamais. Pour ses frères cadets, elle était « Manainne », la marraine, la sœur maternelle, la permanence et la sérénité dans la nuit de leurs vies haletantes.

Comme il serait futile de ne voir en Norge que le bonheur et le comique, le parodique ou le fabuleux (alors qu'il est un stoïque et un métaphysique), il eût été dommage de ne pas indiquer qu'il tint de sa mère « *grande sorcellerie* », qui est l'empire sur soi.

Norge a évoqué les choses tues face au « *petit sourd de tambour dont nous parlons toujours* » et il a, dans ses *Radotages*, fait aussi place à ce marmonnement continu de la vie quotidienne, aux inlassables banalités des récits les plus dramatiques. C'est réminiscence de ce confessionnal familial qu'il entendit, depuis sa petite enfance, fonctionner autour de sa mère et qu'elle laissait aller, alors même qu'elle fût, de longtemps, désabusée de toute illusion sur les détours d'une vie qu'elle ne faisait, souvent, que prendre en patience.

C'est d'elle que vint en Norge ce goût du « sourire quand même », sourire de Reims opposé au bouillonnement chaotique. Ils ont, la mère et le fils, leur façon commune de faire, de ne pas se troubler, d'envisager de face : « *Le grand muet de l'amour — Dont nous ne parlons jamais. — Le grand chagrin de l'envers — Dont nous ne parlons jamais. — Le grand absent du château — Dont nous ne parlons jamais. — Le grand froid de la muraille — Dont nous ne parlons jamais* ».

Il est assez vraisemblable qu'ils n'en ont jamais parlé ensemble non plus. Elle fut une femme qui porte « *le grand chagrin de l'envers* » sans larmes ni plaintes, sans affectation de joie. Elle n'avait en rien le maintien d'une bigote qu'elle n'était nullement, mais elle offrait ce visage de dignité calme, un peu austère, que l'on voit aux matrones romaines, aux confidentes de la tragédie classique. Je l'ai connue, en tête-à-tête, très gaie, rieuse avec une spontanéité enfantine, et curieuse d'une littérature qu'elle n'avait connue que par les romans de Bourget, de Pierre Benoît, de Hervieu, de Loti. Je lui lus *Le Rouge et le Noir* qui la fit vibrer comme une jeune fille qu'elle était restée. J'avais l'impression de compenser un malentendu. Je la sentais vraiment la mère de l'homme, mon père, pour qui elle avait craint le destin de poète. Elle fut un peu déçue dans sa condition de femme : indulgente pour tous ses proches, en apparence au moins, elle fut parfois sévère pour son mari et pour ses fils parce qu'elle les aimait avec cette même exigence sourcilleuse qui est dans Norge. Elise Denis ne fut point, par hasard, la mère d'un poète ; c'était un caractère doucement altier, rare et enduring, une figure pour moi inoubliable.

L'escalier d'honneur de l'Avenue du Midi

L'enfance de Norge, à ses côtés, fut heureuse et l'on devrait en évoquer bien d'autres épisodes qui montreraient, dans l'écrivain, ce qui ne cesse de fleurir d'une mémoire foisonnante. Je ne mentionnerai plus, comme en fin d'un premier inventaire de cette période, que l'installation de la famille, en 1912, dans un nouvel immeuble, avenue du Midi, 74 — aujourd'hui avenue de Stalingrad — à Bruxelles (*ndlr : l'immeuble existe toujours*). Dans l'architecture, très Léopold II de l'époque, c'est un grand pastiche de la Renaissance italienne.

On y retrouve toutes les installations commerciales de la rue de Berlaimont, avec des aspirations grandioses, des marbres, des balustrades, une sorte d'escalier d'honneur qui confirmait le père de Norge dans la pompe d'une réussite que la pension, trente

ans plus tard, ramènerait à de plus justes proportions. Les appartements généreux, sur plusieurs étages, comportent des penderies à portes coulissantes et jusqu'à une salle du petit-déjeuner. Il y avait la téléphonie intérieure et l'électricité partout, une salle de bains, le chauffage central, toutes sortes de luxes modernes et un ameublement cosu, très conventionnel, avec des tapis et des rideaux de bon goût.

Ce qui, dans tout cela, honorait le plus mes illusions premières (car je suis né là, j'y ai vécu petit enfant, et j'y suis retourné souvent), c'était un lieu très britanniquement appelé le fumoir. Il tenait en surplomb sur l'escalier un peu « monumental » : loggia ou balcon, ce boudoir en demi-cercle et à balustres, comme à ciel ouvert dans la grande cage d'escalier qui occupait deux étages, avait, le soir, son éclairage propre. Il était meublé d'une table ronde et de petits fauteuils droits, de style anglais, comme il se devait. Une lampe basse à abat-jour de tissu rouge ou vert posait sur une boîte à cigares argentée son halo confidentiel. L'accès de cet endroit, à la fois intime et paradeur, était réservé aux messieurs, tandis que les dames échangeaient au salon les propos d'après dîner. Tout cela était bien satisfaisant et dérisoire.

Il est savoureux de replacer le futur Norge dans ce décor. Il y soutint les assauts de la grippe espagnole qui sévit à la fin de la guerre de 1914 ; je crois bien que c'est là aussi (ou bien à la rue de Berlaimont) qu'il faillit être emporté par la fièvre typhoïde. Car cet homme à la santé si robuste a traversé quelques grandes maladies ; et l'on peut penser que les délires fébriles, les croissances précipitées, les mélancolies, les révolutions que font ces maladies dans les enfants contribuèrent à sa formation.

Quand l'un des fils ou bien la mère prenait le lit, on faisait appeler une « chère Sœur » des malades au couvent de la rue Haute. Il faudrait parler de cette Sœur Reinehelde, Flamande parfaitement « francophonisée », sortie toute crue des Pays-Bas bourguignons. Je la vis souvent encore, jusque dans les premières années de 1940, venir réciter la chronique des belles maladies de la famille qu'elle savait par cœur. Elle contait cela avec un rire toujours gourmand de ces exploits de thermomètres d'enveloppements humides, de bouillottes et de veillées pour tragédienne. L'avènement des convalescences n'était que l'inévitable issue de ces riches heures. Il faudrait retourner au couvent, y attendre la fortune d'une nouvelle maladie grave, longue et à rechutes chez ces Mogin qu'elle avait tant de fois dénudés, lavés, torchés, recouverts et guettés dans leurs insomnies morbides. Sœur Reinehelde faisait partie de la famille, mais la mère de Norge la renvoyait, parfois plus tôt qu'elle n'eût souhaité, dans son couvent des Marolles, car elle était volontiers impérieuse et fabuleusement gloutonne.

Je devrais parler des vacances de l'enfant à Heist-sur-Mer, de sa découverte des Ardennes à Lavacherie-sur-Ourthe, des amis d'enfance, des premières amitiés de l'adolescent. Ces quelques pages m'ont mis en appétit de poursuivre.

Biographie sommaire de Norge

1898

Naissance à Molenbeek, rue Jennart 14, de Georges Mogin. Enfance bourgeoise. Etudes chez les pères jésuites au vieux Collège Saint-Michel (rue des Ursulines)

1918

Mariage avec J. Laigle et naissance de Jean Mogin (1921). Carrière de représentant en laines.

1923-1936

Choisit l'écriture. Première période de production intense, sous le nom de Geo Norge, puis de Norge (*27 poèmes incertains, Plusieurs malentendus, Avenue du Ciel, Souvenir de l'enchanté, Calendrier, La belle endormie, C'est un pays, Le sourire d'Icare, L'imposteur*). Fondation du Théâtre du Groupe Libre (1925). Participation aux mouvements contemporains, mais scepticisme assez accusé vis-à-vis des bouillonnements de l'époque pour qu'éclatent les différences avec les avant-gardes, surréalistes et autres.

1931

Fondation du *Journal des poètes*. Réunions d'amis dans le grenier de la rue du Musée, puis avenue des Arts.

1937

Fondation des *Cahiers blancs*.

1940

Epouse le peintre Denise Perrier.

1949-1954

Seconde période de publication intense, où Norge atteint son originalité propre (*Les râpes, Famines, Le gros gibier, Les oignons, La Langue verte*).

En 1954, Norge devient antiquaire à Saint-Paul-de-Vence.

1962

Les quatre vérités.

1968-1973

Troisième période de publication intense (*Le vin profond, Les cerveaux brûlés, Les oignons, etc., Bal masqué parmi les comètes, Dynasties, La belle saison*).

Prix importants et hommages divers.

1978

Publication des œuvres presque complètes aux Editions Seghers.

1983

Hommage à la Maison de la Poésie de Paris.

1985

Norge écrit toujours (il publie *Les coq-à-l'âne*, puis *Le Stupéfait* en 1988).

1990

Norge meurt à Mougins le 25 octobre.

1998

Plaque commémorative sur sa maison natale pour le centenaire de sa naissance.



Voici un petit recueil
très pénétré du pays
qui est le vôtre, cher
Jean-Marie Bakiart.
Je suis très attaché
au Hainaut qui est
le pays de ma mère.
Souvenir chaleureux.

horge
décembre 79

Auteur-éditeur : Joël Goffin, rue Bayard 14 à 1420 Bruxelles
Octobre 2018 - Hors commerce